
Sœur Odile

La fin des hostilités tant attendue était survenue le 11 novembre 1918. L'horrible boucherie se terminait enfin. Les cloches des églises de Wissembourg saluèrent cet événement. Quel avait été le soulagement pour ces familles d'Alsaciens dont des frères parfois combattaient chacun dans un des deux camps adverses ! L'Alsace-Moselle et Wissembourg retrouvaient le chemin de la France. La joie de presque toute la population était totale. Même ceux qui ne développaient pas d'animosités particulières envers l'Allemagne participèrent à la fête. C'était ainsi depuis toujours, les habitants de ces provinces de l'est entendaient que personne ne tente de les soumettre. Sous l'administration allemande pourtant, la région avait connu une forte croissance économique avec l'arrivée des chemins de fer, l'urbanisation heureuse de Strasbourg et de Metz, la modernisation de l'agriculture et des industries locales. De 1883 à 1908, de nouvelles lois avaient même instauré les assurances maladie, les rentes pour invalidité et les indemnités de vieillesse et d'accidents du travail, alors qu'en France ces protections sociales n'existaient pas. En 1911, l'Alsace-Moselle avait obtenu le bénéfice d'une Constitution et d'un Parlement indépendant pour le nouveau "*Reichsland*". Cela allait-il durer ?

Puis ce fut le désastreux traité de Versailles du 28 juin 1919. Le soulagement apporté par la paix récente fit place à une certaine inquiétude. Le centralisme parisien, l'incompréhension et les surenchères politiques de toutes sortes en refroidirent plus d'un.

Les rêves d'autodétermination des Alsaciens furent étouffés, la Constitution de 1911 purement et simplement ignorée par l'État français. À Wissembourg, les habitants déchantèrent encore plus qu'ailleurs. Dès 1918, l'extrême nord de l'Alsace devint le centre d'une zone militaire strictement réglementée. Cet état de fait freina pour longtemps tout développement économique. Quelques fonctionnaires zélés trouvèrent urgent d'actualiser les 706 bornes en grès marquant la frontière au nord de Wissembourg. Les plus anciennes portaient initialement, sur un côté la lettre 'B' pour Bavière, et de l'autre 'F' pour France. Lors de l'annexion entre 1871 et 1918, les autorités allemandes remplacèrent le 'F' par un 'E' pour '*Elsaß*'. Dès le retour de l'administration française, les bornes furent à nouveau modifiées afin d'effacer ce 'E' incongru pour rétablir au plus tôt un 'F' vengeur et cocardier !

Jean-Georges ne trouva pas le courage de revenir dans sa ville natale. Depuis ce Noël sinistre où son amie avait disparu, l'appartement de Wissembourg donnant sur la place face au temple était totalement endormi. Dans le salon, les éléments du mobilier ressemblaient à autant de fantômes drapés de linges blancs. Le lustre poussiéreux était couvert d'innombrables toiles d'araignées, le rendant presque invisible.

Sœur Odile longeait quotidiennement le trottoir face à la quincaillerie en poussant devant elle le fauteuil roulant d'un pensionnaire handicapé pour une promenade au square. Au passage, elle levait discrètement les yeux vers la rangée de volets clos de l'appartement des Orth. Malgré un léger pincement au cœur, elle poursuivait son chemin, conversant sur un ton enjoué avec son patient. Mais Odile ne parvenait pas toujours à cacher totalement son désarroi. Jean-Georges avait-il pris toute la mesure de ses manquements dans le drame ? Que savait-il des événements qui les avaient séparés à jamais ? Et aujourd'hui vivait-il

vraiment heureux ? Elle ne le découvrirait jamais. D'ailleurs, il n'était pas l'unique responsable de cet état de fait. À sa demande, on avait servi à Jean-Georges que des demi-vérités à propos de son devenir. Sœur Odile priait chaque jour le Seigneur pour que sa propre faute lui soit pardonnée, mais aussi pour le salut de Jean-Georges.

* *
*